

Jocelyn LACHANCE, Yann LEROUX et Sophie LIMARE (2017), *Selfies d'ados*

préface de Joan FONTCUBERTA, Québec, Presses de l'Université Laval

Daniel Peraya



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communication/7884>

ISBN : 978-2-921383-86-8

ISSN : 1920-7344

Éditeur

Université Laval

Ce document vous est offert par Bibliothèque de l'Université Laval



Référence électronique

Daniel Peraya, « Jocelyn LACHANCE, Yann LEROUX et Sophie LIMARE (2017), *Selfies d'ados* », *Communication* [En ligne], vol. 35/2 | 2018, mis en ligne le , consulté le 13 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/communication/7884>

Ce document a été généré automatiquement le 13 décembre 2018.



Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jocelyn LACHANCE, Yann LEROUX et Sophie LIMARE (2017), *Selfies d'ados*

préface de Joan FONTCUBERTA, Québec, Presses de l'Université Laval

Daniel Peraya

RÉFÉRENCE

Jocelyn LACHANCE, Yann LEROUX et Sophie LIMARE (2017), *Selfies d'ados*, préface de Joan FONTCUBERTA, Québec, Presses de l'Université Laval

- 1 La pratique du selfie s'est largement popularisée et s'est répandue chez de nombreux publics, de nombreuses classes d'âge, même si les adolescents et les adolescentes semblent principalement concernés. Les auteurs rappellent pourtant que, « malgré l'importance du phénomène, peu d'analyses s'intéressent à comprendre, au-delà des effets de mode, le sens que prend la pratique du selfie dans la vie des personnes » (p. 7). Bien plus, les études, en majorité anglo-saxonnes, qui s'intéressent au rapport entre les selfies et les traits de personnalité des adolescents et adolescentes tels que le narcissisme semblent, d'après les auteurs, peu vulgarisées. Par ailleurs, de nombreux commentateurs dans les médias et même des experts se limitent à réduire le phénomène des selfies à une « épidémie de narcissisme » (*ibid.*). Or, Joan Fontcuberta, qui préface l'ouvrage, rappelle que la pratique des selfies n'est pas « une mode passagère, mais un nouveau genre d'images arrivé pour rester, comme l'ont été les photos de passeport, la photo de mariage ou la photo touristique » (p. XIII). Pour conclure, et le selfie et son usage social constituent un phénomène bien plus complexe qui mérite une analyse approfondie.
- 2 C'est à ce projet que se sont attelés, avec beaucoup de réussite, les trois auteurs à travers le prisme de trois disciplines, de trois approches complémentaires : l'histoire de l'art et de la peinture occidentale, la psychologie et l'anthroposociologie. La première analyse, celle de Sophie Limare, enracine le selfie dans l'histoire de la pratique picturale de l'autoportrait. Elle montre que celui-ci a toujours été l'occasion pour l'artiste d'une réflexion, d'un « questionnement profond de son producteur sur son identité, sur son

rapport au temps ou sur ses états d'âme » (p. 8). Dans la deuxième contribution, Yann Leroux apporte le point de vue du psychologue ; il revisite le narcissisme, propose une psychologie du selfie et identifie les bénéfices psychologiques qu'apporte la pratique du selfie à ceux et celles qui les produisent. Enfin, Jocelyn Lachance s'intéresse aux représentations des adolescentes et des adolescents relatives à leur pratique du selfie. Il présente une analyse d'entretiens réalisés avec 27 jeunes âgés de 14 à 19 ans et montre qu'il s'agit surtout d'une manière d'apprendre à maîtriser les codes de la représentation de soi et le risque de la confrontation avec les autres.

- 3 Il s'agit d'un ouvrage pluridisciplinaire qui analyse les liens entre, d'une part, identité, image et représentation de soi et, d'autre part, pratique du selfie, production et diffusion d'images numériques de soi et des autres. Si la richesse et l'intérêt de l'ouvrage résultent bien évidemment du regard spécifique que chacun des auteurs porte sur les selfies, les auteurs partagent les mêmes conceptions générales, la même vision de la pratique du selfie. L'introduction qu'ils cosignent (p. 1-9) en trace les contours généraux et l'on en trouve la référence dans chacun des chapitres : celle-ci est une réponse à un « égarement identitaire » (p. 14), une écriture de soi, une interrogation sur sa propre identité et son rapport au monde et aux autres. Particulièrement pour les jeunes, il s'agit de s'approprier leur corps en profonde mutation, d'apprendre et d'apprivoiser les codes du paraître, de se construire progressivement une image de soi et une identité, de les confronter aux autres, de documenter cette évolution pour en garder la trace, enfin de maîtriser leur propre mise en scène et leur mise en image ainsi que le processus de diffusion de celles-ci. Ces thématiques traversent les analyses présentées tout au long des trois chapitres et confèrent ainsi à l'ouvrage sa cohérence et sa force au risque de certaines inévitables redondances.
- 4 Du point de vue technologique, les auteurs mobilisent la « triple révolution du numérique » (Tisseron, 2014, cité p. 6) pour expliquer la rupture provoquée par la pratique du selfie au regard de la tradition picturale et argentique de l'autoportrait (p. 6-7). Premièrement, la démocratisation et la généralisation de la photo numérique ont permis à un large public d'amateurs de pratiquer la photographie. L'autoportrait photographique et le selfie ont donc progressivement aboli le monopole des artistes sur cette pratique élitiste et signifient « la fin de la relation exclusive entre le monde artistique et la pratique de l'autoportrait » (p. 4). De plus, la réduction draconienne des coûts favorise de multiples expérimentations, ce qu'atteste le nombre de clichés que nous prenons avec nos appareils numériques. Deuxièmement, une photo numérique est immédiatement visible et le « producteur se voit au moment même où il se photographie » (p. 7). Enfin, le selfie est certes destiné à se voir, mais aussi à se faire voir. Le support numérique a donc profondément modifié la pratique de la photo ainsi que le rapport à la photographie et à l'autoportrait.
- 5 Mais l'appareil, l'artefact, a largement contribué à cette évolution. Fontcuberta note que le téléphone mobile ou la tablette ont profondément transformé le rapport à l'objet photographié. Si l'appareil photographique classique pouvait être considéré comme une prothèse oculaire, « intégrée au corps », la façon dont on tient le téléphone à bout de bras ou, plus loin encore, au bout de la perche implique une mise à distance physique et symbolique par rapport à l'objet photographié : « dorénavant, la réalité apparaît dans une projection, différente de la réalité directe, en dehors du corps » (p. X). Leroux reviendra d'ailleurs sur les affordances de l'appareil et sur leurs conséquences pour le sujet qui se

photographie relativement à son expression mimo-affective, à sa mise en scène de soi comme à sa posture corporelle (p. 107).

- 6 Enfin, cette mise à distance physique permet l'émergence de la réflexivité et donne donc à la personne l'occasion de « se voir en train de (se) voir » (p. 13), de se voir se photographiant et donc de maîtriser sa propre mise en représentation. Les caractéristiques propres de l'artefact apparaissent ainsi comme la base technologique sur laquelle a pu se construire et se développer, avec le succès que l'on connaît, la pratique du selfie. Dans cette perspective, Limare considère que la cabine photographique, le photomaton inventé par Anatol Josepho à New York en septembre 1925, préfigure la pratique du selfie dans la mesure où il permet de se voir dans un miroir avant de déclencher l'appareil photo. Il se prête donc « aux jeux et aux essais identitaires, à l'expérimentation de soi » (p. 23), d'autant que l'on se trouve, à l'intérieur de la cabine, protégé des regards extérieurs. Le photomaton qui fournit, sans l'aide d'un opérateur humain, quatre photos constituerait un intermédiaire entre le portrait unique du photographe et la multitude de selfies que chacun peut produire.
- 7 Dans la première partie, Limare retrace à travers l'histoire de l'art occidental l'évolution et le sens de l'autoportrait, analysant des tableaux anciens et contemporains. Elle s'intéresse aussi à la pratique de l'autoportrait photographique dès le XIX^e siècle ainsi qu'à ses développements ultérieurs. Elle observe et décrit enfin les pratiques artistiques contemporaines qui se construisent à partir du selfie. Impossible évidemment de les mentionner toutes, mais ces analyses particulièrement fines touchent aux thématiques centrales de cet ouvrage : les formes historiques ; la (re)présentation de soi ; la démocratisation de la pratique photographique et de l'autoportrait ; l'effacement des frontières entre le monde artistique et l'art populaire ainsi que la pénétration de celui-ci dans la culture et les dispositifs muséaux ; le lien entre le statut de l'identité et celui de la vérité photographique qui sera d'ailleurs développé, sous la dénomination de « règle d'authenticité », dans les entretiens menés par Lachance dans le troisième chapitre (p. 146-149) ; l'expérimentation de soi ; les jeux de miroir et la mise en abyme dans la mise en représentation de soi ; le selfie et le temps, mais aussi le temps du selfie ; le selfie et la publicité. On y découvre une richesse extraordinaire d'œuvres et de performances sans doute insoupçonnée pour de nombreux lecteurs ainsi qu'une grande variété de types de selfies. Ce chapitre est particulièrement bien documenté et le soin apporté à son iconographie est tout à fait remarquable. La grande majorité des œuvres picturales ou des sites Web spécialisés sont référencés et accessibles sur Internet. Il s'agit bien évidemment d'une contrainte de l'impression papier puisqu'inclure les représentations visuelles ou les sites dans l'ouvrage aurait été extrêmement coûteux pour les premières, voire impossible pour les seconds. Même si passer du livre à l'écran de son ordinateur ou de sa tablette ne semble pas toujours ergonomique, l'auteure a facilité la tâche au lecteur en proposant des liens courts standardisés par l'application Bytli. Mais il faut consulter les œuvres pour donner au texte tout son sens et toute sa pertinence.
- 8 Leroux, dans la deuxième partie, apporte à l'analyse de la pratique des selfies le regard de la psychologie. En proposant une psychologie du selfie, l'auteur cherche à réduire l'écart entre « la manière dont les selfies sont présentés au grand public et les connaissances que l'on en a » (p. 69). Il réfute la tendance fréquente à associer la pratique du selfie et le narcissisme très fréquemment sous l'angle de la pathologie. L'essentiel du selfie ne réside pas dans le narcissisme et encore moins dans cette vision caricaturale : « Le selfie s'inscrit dans les technologies du soi » (p. 120).

- 9 Ce chapitre est dense et sa construction manque parfois de lisibilité pour un lecteur moins averti du domaine. L'auteur nous invite à une relecture du concept de narcissisme en psychologie, en psychanalyse ainsi que dans le courant américain de la psychologie du *self*. Leroux ne s'intéresse pas ici exclusivement aux adolescentes et aux adolescents. Il défend l'idée que l'épidémie de narcissisme dénoncée par Cambell et Twengue (2009) s'apparente plutôt à un changement de culture lié à l'évolution de l'homme moderne, né au XVIII^e siècle, à l'homme contemporain, hypermoderne et hyperconnecté. Il aborde ensuite la question du narcissisme et des réseaux sociaux, essentiellement Facebook : ceux-ci favorisent-ils le narcissisme ? La revue de la littérature décrit les principales variables susceptibles d'affecter le narcissisme, notamment le sexe, les composantes de la personnalité et l'estime de soi (p. 93), mais les résultats semblent cependant assez mitigés.
- 10 Lorsqu'il est question d'analyser les enjeux psychologiques des selfies, le lecteur se retrouve en terrain connu. L'auteur montre que l'évolution des technologies de l'image et de sa numérisation a produit des modifications dans la représentation de soi, ce qui a permis de l'extérioriser grâce aux images matérielles. Les selfies s'inscrivent dans la tradition d'une écriture, d'une narration de soi, du journal, que continue le blogue personnel. La « quantification » ou l'analyse quantitative des traces laissées par une personne sur le réseau – en référence au mouvement du *Quantified Self* – peut contribuer à dresser de nouveaux portraits de soi : « un self secret, chiffré, qui serait indiscernable par les moyens habituels et finalement révélé par les nombres » (p. 107). Un selfie s'insère toujours dans un discours « métissé », puisque, affiché, il est destiné à être commenté : le texte répond à l'image et inversement.
- 11 Enfin, l'auteur analyse les fonctions psychologiques des selfies dont il présente d'abord une typologie qui complète utilement les différents types de selfies analysés au cas par cas par Limare dans la première partie. La première fonction est celle du retournement : au retournement physique de l'appareil déjà évoqué correspond le mécanisme psychologique du retournement contre soi, « essentiel à la construction du sentiment de soi » (p. 114). Il s'agit d'une prise de contrôle de la personne sur sa propre image, surtout lorsque durant l'enfance celle-ci a été mise en scène, puis diffusée, par les parents. Le selfie peut avoir aussi une fonction d'« isolation » puisqu'il permet une recentration sur soi ou au contraire une mise à distance temporaire de la réalité vécue au moment de la prise de vue. Le selfie a donc aussi une fonction conservatoire : lors du visionnement du selfie, il est possible de retrouver les émotions et les pensées un moment mises à l'écart. Le selfie serait aussi un outil permettant d'assimiler la réalité, une forme de mémoire de soi (« les selfies donnent rendez-vous pour un après », p. 117), un témoignage, une narration de soi et enfin une ode à soi.
- 12 La troisième partie présente une recherche empirique, une analyse des entretiens menés par Lachance auprès d'adolescentes et d'adolescents à propos de leur pratique du selfie. Ce chapitre tranche avec les deux précédents. Autant ceux-ci renvoyaient à de nombreux auteurs et citaient leurs travaux, autant le lecteur peut s'étonner de ne trouver dans cette troisième partie aucun état de l'art, aucune référence explicite à des auteurs du domaine. Sans doute s'agit-il d'un choix délibéré, comme si ce dernier chapitre constituait la partie empirique des deux premiers chapitres dont les références aux auteurs constituent finalement un cadre de référence suffisant. L'analyse des contenus, précise, fine, bien construite et enfin riche en informations relatives au vécu et au sens des selfies pour les jeunes interrogés, apporte d'ailleurs la confirmation empirique et de précieux

développements des nombreux arguments présentés dans les deux premières parties. Sur le plan de la forme, cette option, qui allège bien évidemment le style et l'écriture, a pour effet d'apporter au lecteur une respiration après la densité de la seconde partie.

- 13 À travers ces entretiens, les adolescentes et adolescents font preuve d'une grande conscience de ce que représente pour eux la pratique du selfie à cette époque cruciale de leur vie, caractérisée par d'importantes transformations tant physiques que psychologiques. La pratique du selfie ne peut se comprendre en dehors du concept fondamental de reconnaissance et de « la nécessité d'exister dans le regard de l'autre » (p. 125). Ils soulignent l'importance pour eux de contrôler leur image : ils sont enfin producteurs, diffuseurs et spectateurs de leur image après avoir été longtemps mis en scène par d'autres. Le selfie leur permet aussi de se réapproprier leur propre corps soumis à de profonds changements. Certains peuvent ainsi « documenter » ces transformations corporelles, mais aussi ce que parfois eux-mêmes décident de changer, par exemple lors d'un régime ou d'une nouvelle coupe de cheveux. Le selfie change de sens avec le temps ; progressivement, le « selfie pour soi » se transforme en un « selfie pour les autres », changement significatif qui marque le début d'une quête de reconnaissance à travers le regard des autres ainsi que de nouveaux enjeux identitaires : « ce n'est pas la pratique du selfie qui donne à l'apparence son importance, mais bien le souci de l'apparence qui donne au selfie son nouveau sens » (p. 134). Dans le discours des adolescents, observe Lachance, la question de l'affirmation de soi et de la confiance en soi est centrale, et ce, déjà au moment de la prise de vue : « s'assumer constitue d'abord, non pas à se voir en photo, mais bien à se prendre en photo » (p. 136). La maîtrise des sphères de diffusion et de visionnage des selfies apparaît aussi être une thématique largement développée par les jeunes. Ce critère détermine plusieurs types de selfies : ceux à usage personnel, ceux destinés aux amis proches diffusés sur Snapchat (le « don de la photo » qui atteste un lien fort entre les personnes et la confiance qui les lie, surtout s'il s'agit d'une photo « compromettante »), enfin les selfies destinés au réseau social Facebook. La nécessité de garder le contrôle, d'une part, de la diffusion des photographies dans chacune de ces sphères et, d'autre part, des risques éventuels qu'implique le visionnement pose bien sûr la question du « droit de la visibilité et de l'interdit de publication » comme celle de l'illégalité et de la moralité des selfies. Voici épinglés et (trop) brièvement rapportés quelques résultats de l'analyse. La lucidité des adolescents interrogés est surprenante, les analyses sont passionnantes.
- 14 Lors de la recension d'un ouvrage, la règle du genre veut que l'on énonce ses qualités, mais aussi ses faiblesses, mêmes mineures. Je me suis sans doute senti un peu frustré après avoir terminé la lecture de la troisième partie. Les analyses mériteraient, mais j'ai bien conscience de parler pour ma chapelle et pour ma discipline, une mise en perspective avec des cadres théoriques communicationnels : comme les adolescents la décrivent et Lachance l'analyse, la pratique du selfie constitue un véritable dispositif d'énonciation photographique. Ensuite, les trois parties sont parfois redondantes. Enfin, l'ouvrage se termine de façon quelque peu abrupte sur la conclusion du dernier chapitre. Il n'existe ni conclusion générale ni postface. Et c'est un peu dommage. C'eût été l'occasion pour les auteurs de faire dialoguer explicitement leurs cadres, leurs approches et leurs méthodes, par exemple dans des références croisées entre les trois chapitres. Une autre façon aurait été de proposer une analyse commune de quelques selfies. Le livre dont je salue la perspective pluridisciplinaire aurait alors facilement pu prendre la direction de l'interdisciplinarité.

- 15 Même si dans mon environnement proche je ne peux plus observer d'adolescents ou d'adolescentes producteurs de selfies, l'observation de selfies d'adultes véhiculés dans les réseaux sociaux m'aurait poussé à partager les idées toutes faites, caricaturales, ainsi que les jugements qui stigmatisent les auteurs d'autoportraits. Sans doute est-ce la raison qui m'a poussé à faire la recension de cet ouvrage. J'avais envie de comprendre cette pratique, d'avoir à son propos une vision plus nuancée et de véritables arguments. Autant dire que ce livre a répondu à mes attentes et m'a passionné.
-

AUTEURS

DANIEL PERAYA

Daniel Peraya est professeur honoraire à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université de Genève. Courriel : daniel.peraya@unige.ch